

Up in the Air de Jason Reitman

Bruno Dequen

Numéro 146, mars-avril 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62785ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dequen, B. (2010). Compte rendu de [*Up in the Air* de Jason Reitman]. *24 images*, (146), 62-62.

Up in the Air de Jason Reitman

Avec ce troisième long métrage (après *Thank You for Smoking* et *Juno*), le jeune Jason Reitman s'affirme comme le véritable descendant d'un classicisme hollywoodien en voie de disparition. Cette comédie dramatique – ou, plus justement, ce drame léger – comporte en effet l'intelligence du casting, la finesse des dialogues et les qualités de mise en scène des meilleures comédies des années 1930-1940, filiation que le choix de George Clooney, le Cary Grant d'aujourd'hui, ne fait que confirmer. Épaulé – fait rarissime en ce qui le concerne – par deux actrices capables de lui tenir tête, ce dernier se régale dans le rôle de l'anti-héros Ryan Bingham, professionnel du licenciement de personnel prônant la solitude et l'autosuffisance émotionnelle. De plus, l'emploi même du personnage permet au film d'allier portrait psychologique grinçant et critique sociale d'une Amérique rongée par la crise économique.

Up in the Air semble donc avoir tout pour devenir la grande œuvre américaine de l'année. Malheureusement, si les multiples éléments que le film tente de traiter fonctionnent assez bien, leur mise en rapport génère un discours profondément problématique. La représentation des consé-



© DW Studios L.L.C. et Cold Spring Pictures. Photo: Dale Robinette

quences de la crise, illustrée par une série de vignettes portant sur de véritables licenciés, est en effet rapidement abandonnée au profit du voyage émotionnel de Bingham, qui consiste bien évidemment en la prise de conscience progressive par le personnage de l'importance des relations interpersonnelles. Figure ultimement tragique, Bingham, tel les anges des *Ailes du désir*, est ainsi condamné malgré lui à errer seul au-dessus des humains, désormais conscient du manque profond qui le ronge.

Or la mise en parallèle de ce drame personnel avec les nombreuses scènes de familles unies malgré les piètres conditions financières et le drame des licenciements est une décision plus que discutable, puisque le drame de Bingham en vient à minimiser l'impact dramatique de la crise. On appelle cela une fausse bonne idée. – **Bruno Dequen**

Etats-Unis, 2009. Ré. : Jason Reitman. Scé. : Reitman et Sheldon Turner. Int. : George Clooney, Vera Farmiga, Anna Kendrick, Jason Bateman, Amy Morton. 109 min. Dist. : Paramount.

Nine de Rob Marshall

Autant le dire d'emblée, *Nine* est au cinéma, et en particulier à la comédie musicale, ce que les vins Super Toscan sont aux grands crus, soit un succédané sans richesse ni profondeur, composé pour épater le chaland avec quelque poudre aux yeux : aussi vite vue, aussi vite oubliée. Dieu sait pourtant que sur le papier, le projet était alléchant : un hommage au *8 1/2* de Fellini en passant par l'histoire de Guido, réalisateur en panne d'inspiration revisitant un à un ses fantasmes et ses souvenirs mis en scène par l'artisan le plus efficace de la comédie musicale contemporaine, Rob Marshall (*Chicago*) et coscénarisé par feu Anthony Minghella d'après une pièce présentée à Broadway. Cerise sur le tiramisù, un casting de stars internationales (Daniel Day-Lewis, Marion Cotillard, Penélope Cruz, Nicole Kidman, Judi Dench, Kate Hudson, Sophia Loren et Fergie), histoire de faire encore un peu mousser l'affaire. Dieu que ça allait swinguer. Dieu que la *vita* allait être *dolce*.

Mais toutes les histoires hollywoodiennes n'ont pas de *happy end*, et surtout pas celle de *Nine*. De la comédie musicale, il ne restera en effet qu'un enchaînement ultra-mécanique de numéros de bravoure physique plus ou moins réussis, plus ou moins harmonieux (Judi Dench en Marlene Dietrich du pauvre. La Kidman en Anita Ekberg neurasthénique au bord d'une fontaine. On pré-



© Ascot Elite

férerait oublier). De l'hommage à Fellini, qu'une bouillie pop où les obsessions du maestro (sexualité, liberté, création, imaginaire) sont écrasées au profit de belles images lustrées. Du récit qu'on nous promettait captivant, qu'une série de vignettes dialoguées et noyées dans de vagues emprunts à Nino Rota, ne servant en réalité qu'à rabouter les passages musicaux entre eux.

En ajoutant à cela des emprunts à ce qui constitue la fantasmagorie du grand cinéma italien (du néoréalisme à la comédie des années 1960; ne manqueraient qu'un plat de pâtes fumant apporté par sa mamma à notre Guido pour que l'image d'Épinal soit parfaite), des comédiennes laissés à elles-mêmes

(Rob Marshall tout occupé à chorégraphier leurs performances), un montage exécuté à la hache et un Daniel Day-Lewis qui parle italien comme une vache espagnole, voilà qui complète le tableau de ce film qui n'est rien de plus qu'une coquille vide. «Style is the new content», dira Kate Hudson, grimée en journaliste de *Vogue* aux allures barbarelliennes, au pauvre réalisateur déprimé. Après avoir vu *Nine*, on comprend que cette prophétie n'a vraiment rien de réjouissant. – **Helen Faradji**

Etats-Unis, 2009. Ré. : Rob Marshall. Scé. : Michael Tolkin et Anthony Minghella, d'après la pièce éponyme d'Arthur Kopit et Maury Yeston. Mus. : Andrea Guerra. Int. : Daniel Day-Lewis, Marion Cotillard, Penélope Cruz, Nicole Kidman, Judi Dench, Kate Hudson, Sophia Loren et Fergie. 119 min. Dist. : Alliance Vivafilm.